DISCOURS PRONONCÉ PAR M. L'ABBÉ JACQUES BERNARDI...

Jacques Bernardi

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR

M. L'ABBÉ JACQUES BERNARDI

GRAND-VICAIRE DU DIOCÈSE DE PIGNEROL

le 28 octobre 1874

POUR L'INAUGURATION D'UNE PIERRE MONUMENTALE

DANS L'ÉGLISE DE CAVAGLIÀ

À

JEAN GERSEN

AUTEUR DU LIVRE

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

TRADUCTION FRANÇAISE

PAR

M. L'ABBÉ CROSET-MOUCHET

CHANOINE DE PIGNEROL

IVRÉE — 1875

IMPRIMERIE DU SÉMINAIRE.

44

Depuis le XIVe siècle un livre, petit de format, mais plein de vie impérissable, parce qu'il a été inspiré par la charité et par la sagesse de J.-C., passait de main en main. Les copistes d'abord s'employèrent à le transcrire en Manuscrits, qui devinrent bientôt extrêmement précieux. Plus tard, et sitot que l'imprimerie fut découverte, les éditions en ont été multipliées à un tel point, qu'après l'Evangile, aucun autre livre n'a été plus répandu en toutes les langues, et publié plus souvent: la France, à elle seule, en compte plus de quatre-vingts éditions, et traductions. Ce livre admirable s'introduisait dans le cloître pour consoler la solitude du cénobite, il pénétrait dans le palais des princes pour y opérer des conversions éclatantes, pour essuyer les larmes, pour calmer les remords des puissants du monde: il était le doux compagnon dans les méditations de la pieuse vierge consacrée à Dieu: la princesse royale, la noble matrone ne dédaignait pas de le prendre en main, après l'heure de leurs vanités dé-

soiées, dans les terribles moments des déchirements du cœur, dans leurs cruels abandons et désenchantements; l'homme de la charité, dans les soins laborieux et assidus qu'il prête à la misère, ou repentir, aux infirmités, à l'agonie, puisait un courage nouveau et une plus grande confiance dans la lecture d'un passage quelconque, pour bref qu'il fût, de ce petit livre: le vaillant guerrier, lorsque la foi ferme était un aiguillon aux grandes actions, et qu'elle inspirait les hauts-faits d'un héroïsme le plus intrépide, le guerrier, dis-je, après le combat, se recueillait dans sa tente et s'élevait à Dieu, bien mieux que ne le faisait le Roi de Macédoine en relisant les chants de son divin Homère, il parcourait ces pages si douces, il méditait, devant le spectacle de tant de massacres, qu'un jour viendrait (mais qui est malheureusement encore à venir), où des mains, fumant du sang de frères tués dans la bataille, ne se seraient plus levées pour remercier Dieu de l'accomplissement de ces hécatombes et de tant de sang versé, parce que la charité de l'Evangile aurait enfin triomphé de la force brutale du Paganisme, et que les émanations de douceur et de sainte persuasion se seraient insinuées dans les âmes: en un mot, le petit livre était pour tout âge, pour tout sexe, pour toutes les conditions de personnes, comme un maître affectueux, comme un confort efficace et doux, au point qu'il n'y a pas de peuple civilisé qui n'ait voulu le posséder dans son langage, le réputant toujours susceptible de recevoir, dans les traductions si multipliées, de nouveaux perfectionnements pour en

exprimer l'esprit, pour en multiplier les publications, comme preuve la plus solennelle et la plus incontestable qu'il n'y a pas de livre d'homme, l'Ecriture sainte étant l'œuvre de Dieu, qui ait été plus lu, approfondi, médité que celui-ci.

Et néanmoins ce livre ne portait pas, dans son titre, le nom de celui qui l'avait écrit; on aurait dit que l'auteur était satisfait d'y avoir distillé son âme toute entière, de l'avoir écrit dans le recueillement interne et puissant de la charité divine dont il était embrasé, d'avoir pu fixer, avec la plume les maximes et les pensées qui surgissaient en lui de ses inspirations les plus douces et de ses méditations les plus graves; on aurait dit qu'il était encore davantage satisfait d'en faire, en le relisant, le sujet de sa propre édification; parce que de tels sentiments, de semblables pensées, soulevés par le temps qui les voit éclore, changent, et s'envolent, souvent sans revenir de la même manière, à moins qu'ils ne soient recueillis et conservés par les moyens admirablement disposés par la Providence. Le pieux auteur a écrit ce livre, dans la plus profonde humilité de son cœur, et peut-être dans l'espérance qu'il aurait pu tomber sous les yeux d'hommes qui, s'harmonisant avec son âme dans un amour brûlant pour Dieu, y auraient puisé quelque profit spirituel pour accroître leur ferveur; il l'a écrit sans songer que la miséricorde divine s'en serait servi pour consoler tant de vies désolées, pour inspirer la résignation et l'espérance dans tant de revers, pour réveiller dans tant de consciences des remords salutaires,

et de sublimes bons-propos, pour remplir tant de cœurs d'une suave compassion, pour tirer de tant de paupières des larmes bien plus douces que ne l'ont été les charmes mondains, et les coupables illusions. L'humble auteur n'avait donc pas besoin de recommander son œuvre en lui donnant son nom pour le faire passer à la postérité; car la perpétuité de ce livre lui était suffisamment assurée par son mérite intrinsèque et par la providence de Dieu.

Mais comment se fait-il donc que cet heureux bourg de Cavaglià se lève aujourd'hui à une allégresse aussi religieuse, en érigeant un monument, modeste, il est vrai, mais précieux et élégant, à la mémoire de *Jean Gersen*, qui y a vu le jour, il y a six siècles et demi, après que ce livre a été écrit, et l'acclame solennellement comme l'auteur de ce livre! Comment se fait-il que ce temple majestueux, et digne à tout égard de recevoir ce monument (1), est en ce jour honoré de la vénérable présence de votre Métropolitain, de l'illustre Doyen de l'Episcopat piémontais, et de quatre autres respectables Prélats, d'un si nombreux Clergé, d'un si grand concours de personnages distingués, de populations si compactes, venus en ce lieu pour célébrer ensemble un événement glorieux, tout-à-la-fois chrétien et patriotique (2)? Comment se fait-il que moi-même, si peu digne d'une démonstration aussi signalée de bienveillance, que moi-même, qui aurais plutôt dû me renfermer dans la solitude et dans le silence de ma modeste demeure, et m'associer, dans l'élan de la joie, mais en silence, à cet événement aussi cher,

qui est en même temps le titre d'une gloire la plus pure et la plus noble pour notre patrie commune! Comment, dis-je, se fait-il, que j'aie été appelé à l'honneur, et si vous le voulez encore, je le dirai dans la sincère conviction de mon insuffisance, au bonheur inexplicable de vous parler? J'ai hâte de répondre à ces différentes questions que je viens de poser, et qui signalent le sujet de mon discours, que je recommande à votre indulgence, ô illustres Pontifes dont je salue ici la présence : — Et vous, ô respectable Pasteur de cette population, qui m'avez appelé, et vous tous que je vois accourus dans ce lieu, vous recevrez mes paroles comme un témoignage de vénération humble et vive envers Celui qu'on pourrait croire, comme on l'a écrit (3), *avoir été un de ces purs Esprits, qui voient Dieu face à face, et qui serait descendu ici-bas pour venir nous rapporter sa parole, et nous révéler ses secrets.*

Je pense que ce n'est pas ici le cas, dans le lieu et dans une circonstance aussi solennelle, de discuter les différentes opinions, pendant si long temps débattues et qui le sont encore de ces jours, au sujet de deux noms qui ont le plus fortement disputé à *Jean Gersen* la paternité, à coup sûr peu recherchée par le modeste Abbé *de St-Etienne* dit, *de la cittadelle, de Verceil*, mais, qui n'en est pas moins réelle et glorieuse, de ce livre admirable. Je me borne à dire que Jean Charier (Gerson) est né en décembre 1363 dans le petit village de Jarson, qu'il est devenu ensuite Chanoine de l'Eglise de Paris, puis Procureur et Chancelier de l'Université de cette

ville, que Thomas Hemercher ou Hammerlein, qui a appartenu aux Chanoines Réguliers de la Congrégation de St-Augustin ou Mont de Ste-Agnès, près de Swol, est né vers l'an 1383 à Kempen ou Kempis, près de Cologne. Or, comme on connaît quatre Manuscrits (et plus encore après les recherches de Benjamin Suenard, le plus illustre paléographe de France) de *l'Imitation de J.-C.*, lesquels, au jugement des bibliographes et des archéologues les plus autorisés et les plus érudits, sont antérieurs à la moitié du XIVe siècle, c'est-à-dire celui d'*Alacci*, celui d'*Arona*, celui de la *Cava* près de Salerne, et celui, plus ancien encore, dénommé des *Avogadri*, découvert par l'infatigable De Grégory, nous avons ainsi la preuve irréfragable, et comme l'on dit, matérielle que, à l'égard de *Kempis* le fait, qu'il a signé de son nom la copie qu'il en a faite, qu'à l'égard de *Gerson* la ressemblance de ce nom célèbre avec celui, alors quasi ignoré, du véritable auteur, ont donné lieu à l'échange qui a été fait de ces noms propres, mais qu'au fond ce livre ne peut, qu'il ne doit pas être attribué ni à l'un ni à l'autre. Ce qui milite pour notre Gersen c'est le nombre des éditions dont le titre porte son nom quasi homonyme. L'opinion du docte Spotorno n'a pas eu meilleure fortune dans le monde savant; cette opinion était que la gloire, contestée à votre compatriote, d'avoir écrit ce livre appartient à *Thomas Gallo* abbé de St-André de Verceil, Professeur de Théologie, à l'école duquel François d'Assise envoya Antoine de Padoue, et qui a publié des ouvrages très-recommandables. Mais l'illustre prêtre

al professeur génois ne s'est pas aperçu que, là où il s'applique directement à ravir à Gersen la palme que les modernes archéologues et fouilleurs d'archives, y compris le savant et sévère Rohrbacher (4), lui ont assurée, il ne laisse pas que de lui donner indirectement son appui, en tant qu'il reconnaît que ce livre a été composé par quelqu'un qui a eu sa demeure fixe à Verceil.

Il fut un temps, et même alors que se produisit la noble pensée qui se réalise aujourd'hui avec tant de solennité, par effet de l'initiative, et de la puissante impulsion donnée par le savant Prélat qui vous honore de sa présence, et qui officie pontificalement au milieu de ses Collègues, et par un autre qui applaudit du haut du Paradis, par un personnage (*) également distingué pour son amour de la Religion et de la patrie, et pour son zèle dans l'enseignement public, et par une Commission choisie, profondément pénétrée de sa mission, et qui n'a jamais reculé devant les obstacles de tout genre, il fut un temps, dis-je, où je pliais moi-aussi, comme je l'ai déclaré publiquement, à l'opinion du Comte Cibrario qui pensait que votre immortel concitoyen eût appartenu d'abord à Verceil à l'Ordre des Hospitaliers, que de là, avec un autre compagnon, peut-être Pierre son frère, il s'est rendu à l'ancien Hospice de *St-Antoine de Ranverso* pour consoler ces pauvres montagnards atteints de ce mal terrible qu'on appelait *feu sacré*, et que ce bon religieux em-

(*) *Prof.* Germain Candide.

ployait les loisirs, que lui laissait l'assistance des malades, à prier, à méditer, et à écrire ce petit et incomparable livre, d'où transpire, à chaque ligne, ce zéphir de la charité qui embrasait son vénérable auteur. Mais il faudrait retourner trop en arrière sur nos pas; et si d'un côté l'on voit paraître le nom de Jean Gerson, comme chef, maître et comme nourricier de sa religieuse famille dans toute l'Italie, *qui Baiulus est Italiae* (5), registré dans les documents; de l'autre on ne sauroit dissimuler le démenti qui lui est donné par la condition qu'on lui attribue, et qui, relativement à l'auteur de l'*Imitation de J.-C.*, n'est pas suffisamment justifiée par l'habit noir du moine, peint dans la vignette qui entoure la première lettre du Manuscrit de la *Cava*, et que l'on a pris pour son portrait, puisque l'habit noir était également propre des Bénédictins, lesquels, précisément à cause de la couleur de leur habit, étaient distingués et dénommés *Bénédictins noirs.*

Il ne reste donc que notre Abbé de St-Etienne, *Jean Gersen* de Cavaglià, *de Canabaco;* à moins qu'on ne veuille que soit le Gerson, soit le Kempis, aient écrit ce livre au moins un demi siècle avant leur naissance. Et, en effet, posons à grands traits nos preuves: après six siecles et demi d'études approfondies et persévérantes pour découvrir le véritable auteur de ce livre, qui jusques-là ne portait aucun nom d'auteur, ce qui faisait dire à Voltaire (autorité et nom à coup sûr non suspects à ses modernes sectateurs), *l'on doute au sujet de l'auteur de* l'Imitation de J.-C.; *mais qu'importe de connaître le nom de l'auteur d'un livre, pourvu*

que ce livre fasse du bien aux âmes honnêtes ! — après ce qui est arrivé alors que le Cardinal De Richelieu, ayant l'intention, inspirée par sa grande vénération envers ce livre, de le faire publier avec toute l'exactitude et toute la magnificence possible, invita le monde savant à établir avec la plus grande précision historique qui en était réellement l'auteur, et que les Bénédictins d'un côté et les Augustiniens de l'autre, et en tiers les professeurs de la Sorbonne ayant en tête Saint-Beuve, se levèrent pour s'en disputer avec acharnement la gloire, au point de pousser Naudé à en porter plainte et en laisser le souvenir dans les actes du Parlement de Paris. — après que Bellarmin, qui appartenait à la famille et à l'école qui soutint avec plus de ténacité (et lui-même avec elle) les raisons du Chanoine Régulier de Ste-Agnès, après la découverte du Manuscrit d'Arona, en traitant des écrivains ecclésiastiques, a écrit, que, *depuis son adolescence jusqu'à son âge avancé, il avait fréquemment lu et relu ce précieux livre, qui lui semblait toujours nouveau, et qui lui revenait très-souvent à l'esprit* (6), ajoutant qu'on en signalait comme auteur *Jean Gersen* ou Gessen abbé de Verceil: — après que, dans l'édition de Venise de 1501, les savants qui l'ont exécutée, et qui lui ont mis en tête le nom de notre *Jean Gersen*, provoquèrent les bibliophiles à l'examen approfondi du Manuscrit qu'ils possédaient: — après qu'à Bruxelles même, en l'an 1549, l'illustre abbé Delfau, de la Congrégation de St-Maur, dans l'édition qu'il en fit, a mis en titre le nom de *Jean Gersen Abbé de St-Etienne*

de Verceil: — après que, pour compléter l'énumération des témoignages les plus érudits, les plus graves et les plus sérieux, et qui ne finirait pas de si tôt; on a vu paraître les volumes si profonds de l'infatigable De Grégory dans son ouvrage intitulé *Histoire du livre de l'Imitation de J.-C. et de son véritable auteur* (7), ouvrage enrichi, d'une manière spéciale, des annotations du savant Evêque d'Ivrée dont nous vénérons ici la présence, et appelait l'attention des savants principalement sur le Manuscrit des *Avogadri*, qui venait d'être découvert, et dont le précieux trésor est déposé dans la bibliothèque du Chapitre de Verceil: — après toutes ces considérations, dis-je, la logique de l'histoire nous fait conclure que tout doute à ce sujet doit être désormais banni, et que l'on a maintenant, après un si long siècle de disputes, la pleine certitude que c'est à votre immortel compatriote, à *Jean Gersen*, qui a reçu parmi vous les premiers souffles de cette vie, qui a été une source si féconde de consolation et de vertu, que l'on doit rendre le mérite et la gloire d'avoir écrit ce petit livre, qui, après les livres divins, est sans contestation le premier des livres pour les sublimes enseignements qu'il donne et pour la paix des âmes; oui, ce fait est désormais acquis à l'histoire. C'est donc à bien bon droit que vous célébrez, comme un jour de fête solennelle, ce jour où vous érigez parmi vous, à votre concitoyen, comme le couronnement, et comme la sanction de tant de recherches érudites, et comme le sceau du consentement des savants, un modeste, mais aussi bien élégant monument qui parle en même

temps aux présents, et aux générations futures, à l'Italie, au monde catholique. Je dirai davantage, Messieurs (permettez-moi cette nouvelle expression de ma profonde et vive dévotion envers l'humble et grand écrivain), ne pas le faire, vous eût été un reproche, comme une faute dont vous en eussiez eu le remords. Et si ces illustres Prélats embellissent votre fête, s'ils l'honorent de leur présence dans ce temple somptueux, c'est qu'ils se sentent eux-mêmes honorés de payer un tribut de leur respectueux amour, de leur reconnaissance profonde à l'homme qui a su écrire un livre, qui fait depuis tant de siècles les délices des âmes, dans lequel, on l'a dit, bien haut, non-seulement on trouve un ensemble de reflexions les plus émouvantes, mais aussi bien des avis et des conseils s'adaptant admirablement à toutes les circonstances de la vie; livre qui peut être lu avec le plus grand profit par quiconque, et dans quelque condition que l'on puisse se trouver, et qui, comme l'a si bien dit M. De Kératry, peut être comparé (juste et precieuse comparaison!) à une mélodie tendre et mélancolique qui, partant du sanctuaire, et traversant, comme un écho prolongé, les nefs du saint temple, arrive à l'oreille des fidèles réunis sous le péristyle dans l'attente du moment où il leur sera donné de tomber à genoux devant les saints Tabernacles (8). Maintenant, si je ne demande pas trop à votre indulgence jusqu'ici si généreuse à mon égard, je vous inviterai à me continuer votre attention: pénétrés encore davantage de la grandeur de notre sujet, appliquons-nous à mettre

en relief quelques traits de cet admirable Abbé de St-Etienne de Verceil, de votre célèbre compatriote.

Le savant Evêque de Casal, *Ignace Della Chiesa*, dans les mémoires qu'il a recueillis sur l'ancien monastère Bénédictin de St-Etienne de Verceil, et qui sont restés inédits, dans le catalogue et dans la série qu'il donne des Abbés qui y ont fleuri à dates certaines, mentionne en 1172 *Ugon* (peut-être l'Evêque de ce nom qui monta sur la chaire épiscopale de Verceil en 1214); en l'an 12.. (on est incertain sur l'année précise) *Jean Scoto* célèbre docteur; en 1214 *Robaldo*, qui fut aussi Chanoine de St-Eusèbe; en 1220 il nomme *Jean Gersen*, qui dans le texte à la plume est écrit avec l'S, et il ajoute (je cite ses paroles afin d'éloigner le moindre soupçon d'altération) *qui eruditissimum tractatum de Imitatione Christi composuit;* puis il lui donne pour successeur *Pierre*, lequel siégeait, en 1243, lorsque le Légat Apostolique, Grégoire de Montelongo délia Verceil du serment de fidélité à Frédéric II, en 1258 selon *Sigonius*, et plus probablement, selon d'autres savants, en 1240, en présence de Gui et de Hubert des Comtes de Biandrà: en 1282 il place *Arduino*, qui fut exécuteur des Lettres Apostoliques, par lesquelles il était prescrit à l'Archidiacre et Vicaire d'Aosta de ne plus inquiéter dorénavant les Moines de Lucedio: puis en 1338, *Guillaume Avogadro*, qui mourut en 1340. J'ai touché jusqu'à lui des successeurs d'Etienne, afin qu'au moyen de ce nom et à cette époque, il nous fut plus facile d'établir de quelle manière le précieux Manuscrit, illustré par De Grégory,

a pu passer dans cette illustre famille de Verceil, qui y tenait le rang principal parmi les chefs du parti Guelfe. Outre cela, les courtes annotations ajoutées aux noms, cités plus haut, de ces Abbés Bénédictins de St-Etienne, prouvent le cas qu'on en faisait, soit de la part des plus nobles et plus puissants citoyens de Verceil, soit de la part du Souverain Pontife et de ses représentants, et des Évêques de cet ancien et illustre siége (1).

Il n'est pas étonnant que Verceil, dans les conditions spéciales de cette ville à cette époque, ait pu fournir à notre Abbé de St-Etienne tout ce que peut désirer un homme d'études et d'œuvres, de méditations et d'amour, pour écrire le livre admirable dont nous parlons. « Qu'y a-t-il d'étonnant en effet, s'écriait M. Paravia dans une magnifique, et encore inédite, leçon d'histoire nationale, que dans une ville telle que Verceil, illustrée par tant de science, en suite de la fondation du Monastère de St-André (des Chanoines Réguliers, où enseignait le fameux Thomas Gallo, un des plus grands Théologiens de son temps), et par suite aussi de la fondation presque contemporaine d'une Université de hautes études, qu'y a-t-il d'étonnant, dis-je, que dans une ville telle que Verceil, vivifiée de l'esprit d'une piété la plus solide par la présence d'un François d'Assise, par la demeure d'un Antoine de Padoue, qu'y a-t-il d'étonnant que de cette ville soit sorti l'auteur d'un livre qui devait compter trois mille éditions, être traduit dans toutes les langues, qui devait devenir le manuel, le *Vade mecum* de tous les Chrétiens, et qui

devait, de nos jours encore, recevoir de la part des philosophes, des critiques, des écrivains les plus considérables un concert admirable de splendides éloges! »
(Paravia ne pouvait ni ne devait faire le moindre cas, comme nous ne le pouvons et ne le devons nous-mêmes, de quelques rares, misérables et honteuses exceptions.) (10)

C'a donc été dans de telles conditions que, retiré dans sa pauvre cellule au Monastère de St-Etienne, le Bénédictin, votre célèbre compatriote, d'abord maître des novices, puis Abbé du même monastère, et poer cela compris, au XIIIe siècle, dans le nombre des représentants de la République de Verceil, a composé son livre incomparable *de Imitatione Christi*. Et bien qu'il se soit caché dans le plus profond de l'humilité, il n'a pas pu néanmoins s'empêcher entièrement de laisser percer de temps en temps, par l'expansion de son âme hautement émue (car comment aurait-il pu autrement émouvoir les cœurs des autres, par son livre admirable?) une révélation quelconque de lui-même. En effet, et à bon droit, ces paroles du pieux auteur *tandis que j'errais loin de Toi, Tu m'as rappelé à m'attacher à Toi, et Tu m'as ordonné de t'aimer.* — Et celles-ci: *Que puis-je Te rendre en échange de la grâce que Tu m'as accordée, puisqu'il n'est pas donné à tout le monde de jeter loin de soi toute chose, de renoncer au siècle et d'embrasser la vie monastique?* ces paroles, dis je, démontrent évidemment que notre Gersen, après s'être d'abord embarrassé dans les habitudes du siècle, avait en ensuite, par grâce singu-

lière de la Miséricorde divine, le bonheur de se recueillir dans la paix et dans la solitude cénobitique, *pour servir Dieu de toutes ses forces, et ne faillir jamais, ni se lasser à chanter ses louanges* (11). Et bien que je n'aille pas si loin que de croire, comme quelqu'un s'est permis de le dire, que notre Gersen ait suivi, sous les armes, la bannière du célèbre capitaine *Mainfroid Lancia*, et qu'il se soit laissé entraîner par les factions qui ont agité aussi ces provinces comme tant d'autres, je n'hésite pas à affirmer, avec les paroles de M. Michelet lui-même, rapportées par Paravia, que l'on sent dans tout le cours de cette œuvre *l'homme d'une maturité puissante, et qu'on y goûte, en le lisant, une abondante et suave saveur d'automne.*

Au chapitre XLIII du IIIe livre, on lit: *O mon fils, gardes-toi de te laisser allécher par les belles et subtiles paroles des hommes, car le règne de Dieu ne consiste pas dans les paroles, mais bien dans les actions vertueuses. Gardes-toi de vouloir jamais lire une seule syllabe par ambition de comparaître plus savant et plus sage: mais appliques-toi à mortifier tes vices; car cela te sera bien plus utile que ne te serait la connaissance d'un grand nombre de questions subtiles; car le temps viendra où l'on verra paraître le Maître des maîtres, Jésus, le Seigneur des Anges, pour entendre les leçons de tous, c'est-à-dire pour examiner la conscience de chacun, alors il sondera avec la lampe Jérusalem jusqu'au fond, alors les choses les plus cachées paraîtront au grand jour, et les langues res-*

teront muettes dans leurs argumentations (12). Quelques commentateurs prétendent que par ces mots l'ascétique écrivain du Monastère de St-Etienne fasse allusion au bruit des écoles de droit, de philosophie et de belles-lettres de l'Université de Verceil, aux discussions de Théologie au Monastère de St-André, où enseignait à une foule avide de science et au milieu d'applaudissements inouïs ce Thomas venu de l'Abbaye de St-Victor à Paris aux instances du célèbre Cardinal Guala-Bicchieri alors Légat en France, et sous l'administration épiscopale de Ugon; tant est éloigné de la vérité M. Spotorno qui prétend, en dépit des données les plus précises des historiens d'origine italienne, que l'on doit attribuer à ce Thomas le livre de l'*Imitation*. Que s'il était vrai, comme l'avancent de pieux et savants écrivains, et comme je l'ai mentionné moi-même ailleurs, qu'il s'agit dans ce chapitre aussi de l'école théologique de Thomas, et de ses disciples syllogisants, il ne s'ensuivrait pas pour cela que Gersen fût été poussé à écrire ces paroles sévères par le moindre sentiment de jalousie, et pour un but dissimulé et indigne; ce qui l'aurait inspiré, c'est uniquement la crainte que l'orgueil de la science humaine, et qu'un désir démesuré de se distinguer audessus des autres, ne ravissent des adorateurs à Dieu, et pour l'avenir des bienheureux compréhenseurs à la céleste patrie.

Après tout, notre pieux auteur avait trop de vénération envers l'humble François d'Assise, dont il fait mention dans son livre, et avec lequel, pendant qu'il

s'arrêta quelque temps à Verceil en 1215, il avait pu avoir des entretiens familiers, et il respectait trop l'ordre que ce grand Serviteur de Dieu avait donné au Taumaturge de Padoue, son fils chéri, de se rendre à l'école de Thomas; d'autre part, il était enfin trop persuadé que la vraie science lève à Dieu, pour qu'il eût à lui faire des critiques amères, pour la rendre méprisable, dans un but blâmable, et cela dans un livre inspiré par la piété la plus sincère, uniе à une si haute sagesse. Et s'il a survécu quelque temps à la mort et à la canonisation de ce grand Saint, avenue l'une le 4 octobre 1226, l'autre le 6 juillet 1228, pour qu'il ait pu changer l'adjectif de *humble*, qu'il lui avait d'abord donné, en celui de *Saint*, qu'il lui a substitué depuis, selon des anciens Manuscrits, il aurait également pu supprimer, dans le chapitre XLIIIe du IIIe livre, toute acrimonie dans ses paroles.

Je m'abstiens de rien ajouter au sujet des qualités de l'âme, et de la sainteté de vie qui ornaient notre adjurable auteur, votre vénérable compatriote, car j'ai hâte, maintenant que je touche au terme de mon discours, de donner une mention, au moins sommaire, de quelques faits qui se signalent entre tous les autres, et de mettre en relief l'influence que ce petit livre a de tout temps, depuis qu'il circule dans les mains des hommes, exercée dans le monde; car la gloire du monument que vous érigez, grandit de toute la hauteur et des proportions des effets étonnants que l'auteur de l'*Imitation de J.-C.* n'a pas cessé de produire, au moyen de son livre; il convient aussi de connaître les

éloges qui en ont été faits, et ceux qu'on lui donne chaque jour. Parlons d'abord de ceux-ci, et a la volée, car il serait trop long de rappeler les plus anciens et de les répéter dans le discours; ils sont d'ailleurs assez connus.

M. De Beuil, en dédiant à Mademoiselle Royale la traduction qu'il venait de faire du livre *de Imitatione Christi*, écrivait que l'on trouve bien un grand nombre de livres qui parlent de Dieu, mais qu'il y en a bien peu, où l'esprit du Seigneur parle aussi visiblement qu'en celui-ci, et où il fasse sentir aussi vivement ses impressions secrètes.

Le docte Louis *De Granata*, si illustre par ses écrits de piété chrétienne, avait coutume de répéter, qu'il y a dans ce livre une manne cachée et douce qui fait goûter toutes les délices du Paradis, qu'il renferme une lumière merveilleuse qui nous montre a nous connaître nous-mêmes, à rendre à Dieu le culte qui lui est dû, qui prêche, en un mot, la véritable science du salut, et qui nous enseigne à vivre et à mourir en vrais chrétiens; et il lui applique ces mots des Livres Saints: *maior est sapientia et opera tua, quam rumor quem audivi* (15).

L'on a répété avec beaucoup de justesse qu'il est fort difficile de rencontrer dans ce livre quelque trace de méthode humaine et étudiée qui ait servi de guide à l'écrivain. C'est bien moins par dessein arrêté et à force de raisonnements, que par une intime et céleste émotion de l'âme qu'il parle, et par un ardent amour de Dieu. De là on a conclu que cela provenait

de ce que l'auteur, plus que tout autre, ressemble aux auteurs inspirés qui ont écrits les Livres Saints, et aussi aux plus éloquents et aux plus victorieux Pères de l'Eglise.

Et il a été dit que dans le IIIe livre, intitulé *Entretien de l'âme avec Jésus-Christ* toutes les conditions s'y trouvent si bien dépeintes au vif que chacun peut facilement s'y reconnaître soi-même et y lire ce qu'il est.

Puis la simplicité, l'abandon, une suave *laissez-aller*, cette rudesse quasi originale qu'il emploie, non pas, certes, dans les choses, mais bien dans les paroles, semblables à celles qu'ont employées les auteurs de les Séquences des Morts, le *Dies irae*, et de la Vierge des Douleurs, le *Stabat*, finissent par charmer celui qui lit, relit, et qui comprend, pour la concision, pour la vivacité, pour la solidité et plénitude du sentiment, et souvent pour la force, pour l'émotion, pour la sublimité des maximes, au point de rivaliser avec les morceaux les plus beaux des Sts-Pères et des Docteurs de l'Eglise, entr'autres St-Grégoire-le-Grand, St-Bernard: il a notamment avec celui-ci une si grande ressemblance d'onction et de style, qu'on est arrivé à les confondre, et imprimer son nom dans l'édition qui en a été faite à Brescia en l'an 1485 par Jacques Britannico, comme on le lit en effet. Lamartine l'appelle:

> Livre humble, sans nom, petit vase d'argile,
> Mais plein, par-dessus bords, de la sève de l'Evangile.

Il lui donna aussi le nom de *pieux écrivain*, faisant allusion aux traductions et aux éloges qu'en ont faits

Corneille et Lamennais, et à ce qu'en a dit Fontenelle qui, par une comparaison vive et neuve, compare ceux qui lisent ce livre aux disciples d'Emaus, lesquels, après avoir écouté les paroles du Christ, se disaient l'un à l'autre : ne nous sentions-nous pas dévorés d'une céleste flamme quand il nous parlait le long du chemin, en nous interprétant les Ecritures? Les rares exceptions de quelque mécréant, de quelque romancier sont comme des monstres dans l'espece.

Venons aux faits. Je ne vous parlerai pas de St-Charles Borromée, ni de St-Pie V, ni de St-Ignace, ni de St-Philippe Neri, ni de leurs disciples et imitateurs, Bellarmin et Baronius, aussi vénérés par la sainteté de leurs mœurs que par leur sagesse: je ne citerai pas l'illustre Evêque de Pavie Alexandre Sauli; je passerai sous silence le nombre si grand d'autres saints personnages qui, *par la lecture de ce livre soulageaient leur âme distraite et oppressée du poids des plus graves soucis.* Mais je dirai : voulez-vous trouver le livre de Jean Gersen parmi les armes? Voilà ce vaillant Prince, ce foudre de guerre, Eugène de Savoie, qui le portait constamment avec lui, sur les champs de bataille où il cueillait une si riche moisson de lauriers et de gloire. — Le cherchez-vous à côté de l'incrédulité, du doute, de la terreur? Ecoutez La Harpe, ses paroles méritent la plus grande attention: il y avait, dit-il, sur ma table *l'Imitation:* on m'avait souvent assuré que cet excellent livre aurait dissipé tous mes doutes. Je l'ouvre au hasard, je tombe sur ces paroles: *me voici, ô mon fils, je suis venu à toi parce que tu m'as invoqué.*

Ce fut assez, je quittai de lire: mais soudain je ressentis en moi-même une merveilleuse émotion, et de même qu'il m'est impossible de l'exprimer, de même aussi jamais je ne pourrai l'oublier. Je me prosternais la face contre terre, et, au milieu de soupirs et de larmes, je poussais des sanglots tristement suaves, et des paroles entre-coupées: puis réconforté et consolé à l'improviste, je sentais mon cœur se dilater. Combattu par des pensées et par des sentiments contraires, et qui se succédaient en foule, je pleurais pendant long temps, et tout ce que je me rappelle de ce transport, c'est d'avoir éprouvé en ce jour un inexplicable sentiment de bonheur et de force: et ces mots, *ma voici, ô mon fils*, je les ai sans cesse imprimés dans mon esprit et dans mon cœur. — Le cherchez-vous dans les cachots sombres et terribles, comme un confident, comme un ami attaché aux âmes choisies et délicates qui gémissent dans les fers, et qui soupirent vers leur patrie, et vers leurs parents chéris? Ecoutez Pellico, qui vous dit que, *dès qu'*on lui eut ôté les livres dont le Gouverneur lui avait permis provisoirement l'usage, la prison était devenue une tombe, d'où l'on avait banni jusqu'au calme de la tombe: au nombre des livres que l'on me ravissait comme des amis chéris, je m'en rappelle quelques-uns, entr'autres l'*Imitation de J.-C.; livre*, écrivait-il, *qui révèle une philosophie sublime et substantielle pour l'intelligence et pour le cœur* (14).

Cherchez-vous peut-être ce livre chez l'homme qui, absorbé par le gouvernement de la chose publique, s'est élevé aux plus hauts degrés de la société? laissons

parler Maroncelli, qui ne peut être à coup-sûr suspect d'une excessive piété religieuse. Comme il commentait le témoignage de Pellico que je viens de rappeler, Maroncelli raconte la visite que le jeune Confalonieri faisait à Melzi qui était alité, et qui avait sur sa table, à côté d'un tout petit livre, celui aussi de l'*Imitation;* et il ajoute que Melzi se prit à dire: « Vous, dans la « force de l'âge, et avec la perspective d'une bril« lante carrière, et d'une grande somme de bien à « faire, vous avez besoin d'un puissant aiguillon qui « vous pousse à une vie active. Je vous y exhorte « avec cette volonté sans tache, et toujours fraîche et « jeune qui me lie, par la chaîne d'un amour impé« rissable, à notre chère patrie, et je vous y pousse « de mes mains vieillies et décharnées par les soucis « d'avoir gouverné, non sans quelque mérite, le timon « de la chose publique. Mais en même temps rappelez« vous qu'alors que l'âge et les souffrances auront « mis un terme à cette carrière que vous aurez battue, « une autre sphère de bonté et d'amour vous attend, « et que, auparavant, vous trouverez dans ce saint « livre le code pratique de cette nouvelle charité; et « alors pensez à moi (13) ». Confalonieri ne devait pas attendre le vieil age, pas même l'age mûr. Dans les sombres horreurs des cachots de Spielberg il eura eu foi à l'exhortation de son vénérable ami, et à la demande qu'il lui faisait dans un noble épanchement de courtoisie et d'amitié.

Ne le trouverez-vous pas au chevet du moribond? ne l'y trouverez-vous pas comme une trêve et comme

une consolation dans les souffrances, et comme une sainte espérance pour ceux qui survivent? Alors qu'un bruit inattendu et douloureux retentit comme un glas funèbre sur notre pays, alors qu'arriva comme un coup de foudre la nouvelle si navrante de la mort subite de Vincent Gioberti, au milieu des nombreuses et graves raisons de la consternation universelle et profonde, une circonstance vint sourire aux âmes compatissantes, et fortes de leur invincible confiance dans la Miséricorde infinie, mais en même temps agitées par de poignantes angoisses, c'était la pensée, qu'ayant trouvé près de lui le livre de l'*Imitation de J.-C.*, il en avait peu auparavant parcouru les pages de sincère componction (oh, fasse le Ciel qu'il en ait été ainsi!), ces pages de charité parfaite. En effet, le docte et si profondément religieux Professeur d'Eloquence italienne, à l'Université de Turin, M. Paravia, donnant libre essor à une douloureuse angoisse, non sans quelque pensée consolante, et faisant allusion à une si douce espérance, se prit à exclamer: « Ce qui me rassure et me console c'est ce pieux livre qu'il avait au chevet de son lit, ce livre qui, décrivant les vanités de la vie, est la plus salutaire préparation à la mort (16) ». Et le même maigne homme de lettres, le maître que nous pleurons tous après l'avoir tant chéri, et qui avait consacré une de ses plus splendides leçons à l'*Imitation de J.-C.* et à son véritable auteur, et cela à une époque où il n'était pas encore de mode de bannir le Christ et ses enseignements des écoles publiques, cet homme qu'une maladie fatale, hélas! nous a ravi trop tôt, je m'en

rappelle, dans les derniers jours de sa vie (pardonnez-moi si je rappelle un souvenir qui m'est douloureux, et si je rouvre une plaie de mon cœur, encore sanglante après tant d'années), je m'en rappelle, à peine fut-il réconforté par le Pain Eucharistique, par le Viatique du salut, cet homme, dis-je, prononça ces mémorables paroles: *Maintenant je suis parfaitement content, et je ne croyais pas qu'il en coutât si peu de laisser le monde;* et il me fit la remarque qu'il n'avait pas près de lui le livre de l'*Imitation*, exprimant le désir de le posséder, parce que, ajoutait-il, sitôt que sa sœur serait arrivée, elle lui en aurait lu de temps en temps quelques morceaux. Ce pieux désir fut aussitôt satisfait: le pieux moribond eut la consolation de le recevoir des mains de l'excellent Evêque de Pignerol, Mgr Laurent Renaldi, son ami intime, et qui avait pour lui autant d'estime que d'amitié: et dès lors cette âme si profondément religieuse se sentait ranimée et réconfortée par la lecture de ce livre en face de la mort qui s'approchait à grands pas.

Encore un autre souvenir (pardonnez-moi cette nouvelle expansion de douleur; c'est encore un tribut de reconnaissance au petit livre écrit par votre immortel compatriote); deux mois à peine se sont écoulés, aux jours d'une douloureuse maladie qui l'a brisé, je portais un soir le petit livre, comme confort suprême, à un prêtre intègre et ardent de charité, auquel j'étais attaché par les liens de la plus tendre amitié; je le lui remis en présence d'un jeune homme étudiant en médecine, et qui prodiguait au malade

tons les soins les plus empressés, les plus affectueux. Aussitôt que le bon et pieux ecclésiastique eut rendu le dernier soupir, le jeune homme me pria de lui laisser le petit livre, qui avait versé le baume des consolations spirituelles sur ces heures formidables et pénibles; je consentis avec effusion: *oui*, lui dis-je, *conservez-le comme un souvenir de notre cher défunt*, et il me répondit: *et aussi bien pour mon profit* (17).

C'est ainsi que de siècle en siècle, de jour en jour, d'une génération à une autre, on voit se perpétuer et transmettre de la main des trépassés à ceux qui leur succèdent, et comme un héritage de bénédiction, le bien que le livre de *l'Imitation de J.-C.* a produit, et qu'il ne cesse encore de produire dans le monde catholique. Et certes, il n'eût pas été convenable de laisser écouler ces années, qui ont vu que la noble, la pure et sereine gloire de l'avoir composée était revendiquée et assurée à votre humble et saint compatriote, non, il n'eût pas été convenable de les laisser écouler sans qu'on lui érigeât parmi vous un monument, qui sera, espérons-le, le signal et l'aiguillon pour lui en élever un autre plus splendide (18). Mais la joie et l'honneur de cette solennité patriotique, si elle a dépassé l'attente par le concours de ces Vénérables Pasteurs, de ce nombreux Clergé, de tant d'éminents personnages, ces élans d'une sainte allégresse ne seront du moins élevés à la hauteur du sujet; les traces et les souvenirs qu'ils laisseront ne seront aussi vastes que la renommée de ce livre, que

les consolations et les bienfaits répandus par ces pages tendres et éloquentes, inspirées par un cœur soulevé par les sublimes transports de la charité pour Dieu et pour ses frères dans les pèlerinages, par un cœur qui battait sous le froc et la bure du moine, mais qui serait, peut-être, de nos jours l'objet d'un dédain misérable et d'un honteux mépris. Oh! si quelqu'un ici a failli au sujet, si quelqu'un n'a pas correspondu à sa tâche, je le sens, pardonnez-le-moi, c'est moi. Combien j'aurais désiré de posséder, ne fût-ce que pour peu d'instants, une étincelle du feu sacré dont l'âme de Jean Gersen était embrasée, et m'élever au-dessus de moi-même, et vous dire des paroles moins indignes de lui. Mais si ce désir est resté inexaucé, si je n'ai pas réussi à atteindre le but, le temps viendra ou la plénitude d'une lumière plus splendide apportée par celui qui vous parlera, se réflétant dans ce temple et sur ce monument, se lèvera plus belle et plus éclatante à côté de l'ombre que ma pauvre intelligence y aura laissée, et alors je me sentirai moi-même glorieux de ma propre humiliation que j'aurais méritée, et je m'applaudirai de la voir tourner à un triomphe plus solennel de votre compatriote immortel, Jean Gersen, et de son admirable livre *de Imitatione Christi*.

NOTES

(1) L'Église paroissiale de Cavaglià est sans contredit un des plus beaux et des plus somptueux temples du Diocèse de Bielle après les sanctuaires de N.-D. d'Oropa, de Graglia, de St-Jean d'Andorno, elle a été construite vers la fin du siècle passé. Il ne reste plus de traces de l'ancienne Église.

(2) Six Évêques sont intervenus à cette solennelle fonction: la vaste et somptueuse église était littéralement comble; les Prélats qu'on a comptés étaient: Nosseigneurs Fissore Archevêque de Verceil, Moreno Évêque d'Ivrée, Mascaretti de Suse, Salvaj d'Alexandrie, Losana de Bielle, Gargna Auxiliaire de Novare. La Messe pontificale a été célébrée par Mgr Moreno Évêque d'Ivrée: c'était son droit, non pas seulement comme doyen de l'Épiscopat Piémontais, mais bien comme promoteur actif et zélé de la cérémonie.

(3) Abbé François De Lamennais.

(4) *Histoire de l'Église.* Livre LXXIV.

(5) *Nouveaux indices historiques au sujet de l'auteur du livre de l'Imitation de Jésus-Christ*, par Louis Cibrario — *Operette varie*. Turin 1860, imprim. héritiers Botta. — C'est de cette dissertation de M. Cibrario que le Prof. Regaldi a tiré la belle description dans son ouvrage *La Dora*.

(6) Les paroles du célèbre Cardinal méritent d'être citées dans leur texte original: *Ego certe ab adolescentia et usque senectam hoc opusculum saepe volvi et revolvi, et semper mihi novum apparuit, et nunc etiam mirifice cordi meo sapit.*

(7) Paris 1853 – 2 vol. – Le Manuscrit *de Advocatis* a été soumis à l'examen consciencieux de seize des plus réputés et autorisés paléographes et bibliophiles d'Europe, qui tous l'ont jugé appartenir à la première moitié du XIVe siècle.

(8) Le Prof. Pier-Alexandre Paravia. – De l'Auteur du livre *De Imitatione Christi.* – Discours lu à l'Athénée de Trévise, le 2 avril 1843. Ce beau discours a été très-à-propos réimprimé à part pour la solennelle cérémonie de ce jour.

(9) J'arrête au Card. Fréderic Borromée la série des Abbés que nous tirons du livre d'*Ignace Della Chiesa.*

1172 Hugo.

12.. Jo. Scotus Doctor egregius.

1214 Robaldus qui fuit etiam Can. S. Eusebii,

1230 Jo GERSEN, QUI ERUDITISSIMUM TRACTATUM DE IMITATIONE CHRISTI COMPOSUIT.

1245 Petrus.

1282 Arditio: tamquam executor Litterarum Apostolicarum praecipit Archidiacono et Vicario Capitulari Augustensi ne molestent fratres de Lucedio.

1338 Gulielmus ADVOCATUS ex domo Quaregnae, qui obiit anno 1340

1351 Simon de Bondonis.

1368 Gulielmus de Bondonis Simonis nepos.

1406 Benedictus de Bulgaris Nobilis Vercellensis.

1460 Percival de Lucingio Sabaudus, qui obiit an. 1460.

1462 Augustinus de Conradis Abb. S. Benigni Fruct.-Casanovae et S. Andreae Vercellensis.

1484 Franciscus Archiepiscopus Auxitanus.

1484 Jo. De Campecio Sabaudus, electus Tarentasiensis.

1492 Jo. Stephanus Ferrerius Cardinalis

15.. Leonardus Grossus de Ruvere patria Savonensis,

Card. Clementis frater et Sixti IV ex sorore nepos, ex Canonico Basilicae Vaticanae Episcopus primum Agaunensis in Gallie renunciatus est a Julio II, deinde Presbyter Cardinalis ex tit. SS. 12 Apostolorum et Maior Poenitentiarius, etc.

1520 Urbanus.
1522 Bonifacius Ferrerius Cardinalis.
15.. Augustinus Ferrarius Episcopus Vercellensis.
1550 Philibertos Ferreries etiam Ab. Clusinus.
1551 Petrus Franciscos Ferrerius Cardinalis.
1566 Guido Ferrerius Cardinalis.
1586 Fridericus Borromaeus ad ann. 1620.

(10) Pier-Alexandre **Paravia**. – *Leçons d'Histoire nationale inédites*. – Leç. XIV.

(11) *De Imitatione Christi*, livre III, cap. X, v. 1-2-4.

(12) Ibid., cap. XXIII, v. 1-2.

(13) Liv. III *Reg*., cap. X, v. 7.

(14) *Le mie Prigioni*, cap. LXXX.

(15) Pierre Maroncelli. *Addizioni alle mie Prigioni*. – Sur Thomas a Kempis, *Opinion de Melzi*.

(16) Vincent Gioberti. – *Relation académique du Prof. Pier-Alexandre Paravia*, lue le 30 décembre 1852, page 26.

(17) Le pieux Ecclésiastique dont il est ici question est l'abbé chev. Dominique Molinari, de Gênes, Inspecteur des Ecoles primaires des arrondissements de Pignerol et de Suse, qui s'était conquis l'estime et les éloges de tout le monde par son intégrité de mœurs, par sa grande charité et aussi bien par sa doctrine. La mort l'a brisé a l'âge de 52 ans, sans briser son invincible résignation à Dieu, bien que tourmenté de douleurs atroces: c'est le 22 de septembre dernier 1874 qu'il a rendu son âme à Dieu, à l'hôpital de St-Jean de Turin.

(18) Le modeste monument que l'on vient d'ériger dans l'Église de Cavaglià en l'honneur de Jean Gersen Abbé de

St-Etienne des Bénédictins de Verceil, a été placé dans la première chapelle à droite en entrant, en face de celle qui est destinée aux fonts Baptismaux. Et comme cette chapelle manquait d'autel, on aurait dit qu'elle attendait de posséder le monument à Gersen, qui s'y trouve en effet très-bien placé. Le monument est dû au ciseau du jeune sculpteur M. Martinelli, à Ivrée; il est exécuté avec une exquise délicatesse artistique, et il fait vraiment honneur à l'auteur. Voici l'inscription aussi simple que noble et belle sortie du cœur et de la plume de l'illustre Prof. Thomas Vallauri.

JOANNI GERSEN
CABALLIACENSES
POPULARI SUO IMMORTALI
HONORIS CAUSA PP.
AN. MDCCCLXXIV

L'inscription est surmontée du portrait de Gersen en haut relief en marbre de Carrare; et elle tire sa signification du livre même de l'*Imitation* sculpté au-dessus.

Il est juste de publier aussi la touchante lettre que le savant et pieux Prof. Vallauri a écrit à la personne qui l'en avait priée, et en accompagnant l'inscription elle-même.

Révérendissime Monseigneur,

J'ai l'honneur de vous envoyer, cy-jointe, l'inscription à Gersen qui méritait assurément l'honneur que ses compatriotes lui rendent, bien que un peu tard.

La noble rivalité que les Villes d'Italie déployent pour honorer leurs grands hommes, m'inspire de ne pas désespérer des destinées de notre patrie.

Agréez, Monseigneur, les sentiments de la plus haute estime de

Votre obéissant serviteur
T. Vallauri.

